

Analyses d'ouvrages

Bovet (Daniel), Une chimie qui guérit, histoire de la découverte des sulfamides. Un vol. 322 p., Ed. Payot, 1989, 198 F.

L'important ouvrage du professeur Bovet - Prix Nobel de médecine 1937 - pénètre tous les détails de l'histoire des sulfamides, mais s'enrichit aussi d'informations sur le monde du médicament de 1932 à 1968, la plupart inconnues ou mal connues ; on apprend beaucoup.

Chez Bayer, depuis Ehrlich et l'arsénobenzol, on avait le culte des dérivés colorés. C'est en 1935 que Domagk fait connaître l'action anti-microbienne d'un produit rouge, la sulfamidochrysoïdine.

Bovet, engagé par Rhône-Poulenc, est dirigé vers le laboratoire de Fourneau à l'Institut Pasteur et intégré à l'équipe de J. et T. Tréfouël où il rencontre le microbiologiste F. Nitti.

Les recherches mènent à l'utilisation de nombreux sulfamides dont le P. amino phényl sulfamide, *produit blanc*, qui se montra aussi actif que le produit allemand et qui était le support de son activité, le "moteur blanc de la carrosserie rouge" était révélé et ce fut le formidable essor de la classe des sulfamides avec le sulfathiazol et surtout la sulfadiazine (Dagénan).

Tout ceci est du passé que beaucoup connaissent, mais sont moins connus les faits reliés à ce passé, par exemple :

- Domagk reçut le Prix Nobel en 1939 mais le Comité norvégien l'avait attribué l'année d'avant à un Allemand "pacifique" et le régime hitlérien avait interdit aux Allemands d'accepter le Nobel ; Domagk vint recevoir sa médaille... en 1947 (mais pas la bourse accompagnatrice !).

- Un industriel américain, Massengill, mit sur le marché, sans études valables, un composé soluble du p. am. sulfamide ; le solvant était le diéthylène glycol, hautement toxique et l'"Elixir Massengill" fut la cause d'une centaine de décès.

- Pendant la guerre, l'I.G. Farben (Bayer) avait monté une unité de production à Auschwitz et trouvait là une main-d'oeuvre disponible, avec son cortège de souffrances et de morts. Le directeur de l'I.G. dut comparaître à Nuremberg ; il est difficile de croire que ce directeur n'était pas au courant - il fut cependant acquitté, ce qui déclencha un scandale compréhensible.

Heureusement, l'ouvrage de Bovet montre des aspects moins dramatiques de l'histoire des sulfamides. C'est un ouvrage dense, bien mené, très documenté, comportant une abondante bibliographie. Un livre de base sur une période exaltante.

P. Durel

Karagyozov I. et Tzvetkov D., "Trichomonase uro-génitale", 162 pages (en bulgare), "Medicina et Kultura, Sofia 1985".

Il s'agit d'une monographie qui fait le tour du sujet pour les généralistes mais où les spécialistes glaneront d'intéressantes précisions allant jusqu'à l'intérêt de la colposcopie et aux procédés de la culture de T.V. On insiste aussi sur les infections mixtes et les risques de dégénérescence.

Le problème des souches devenues résistantes au métronidazole est également abordé.

Les travaux faits à l'Est de l'Europe sont largement cités et viennent utilement compléter les publications qui nous sont plus familières.

Tables, microphotos, bibliographie importante.

P. Durel

Dobo Nicolas et Role André. Bichat - La vie fulgurante d'un génie. Un vol. 365 p., Editions Perrin, 1989

Sous la plume alerte de nos deux confrères, membres de la Société Française d'Histoire de la Médecine, le lecteur trouvera une information d'exceptionnelle qualité sur l'enfance et la jeunesse de Xavier Bichat en pays bressan à Poncin et en Comté dans son village natal de Thoirette. Son père, docteur en médecine et docteur en chirurgie de l'Université de Montpellier, avait renoncé à la brillante carrière qui lui était promise pour revenir dans la petite ville de Poncin dont il était originaire non loin de Nantua.

A son école, Xavier Bichat fut tout naturellement orienté sur la chirurgie et la médecine après de brillantes études secondaires à Nantua. Venu à Lyon pour terminer la classe de philosophie, il est ensuite inscrit à l'Hôtel-Dieu et s'initie à l'enseignement de la chirurgie aux côtés de Marc Antoine Petit dans le service de Jean Vincent Ray. Bien vite, les événements tragiques vécus par la population lyonnaise furent très douloureusement ressentis par Bichat en 1793, période la plus sanglante de la Révolution française.

Après un passage assez bref à l'armée des Alpes, il est rendu à la vie civile et vient à Paris. Il s'inscrit à l'Hôtel-Dieu, est remarqué par le chirurgien Desault. Il devient son élève et bientôt son plus proche collaborateur au point d'être invité par son maître à vivre sous le toit de celui-ci.

Dès lors, la carrière de Bichat se révèle extraordinairement féconde. Après Morgagni, il est le découvreur de l'anatomie pathologique. Il montre le premier la spécificité tissulaire dans son *Traité des membranes* et développe l'expérimentation physiologique en procédant à la circulation croisée par anastomose jugulocarotidienne de deux chiens.

Emporté à 31 ans par une méningite vraisemblablement tuberculeuse, il laisse inachevée une oeuvre considérable.

Ce volume se termine sur une bibliographie en tous points remarquables. Il fait honneur aux éditions Perrin et constitue, après celui de Maurice Genty (1972), l'ouvrage de référence pour les chercheurs ou simplement les amateurs d'histoire de la médecine.

A. Cornet

Saucerotte Constant. Les médecins pendant la Révolution. Nouvelle édition commentée et augmentée par Liliane **Pariente** et Philippe **Deville**, enrichie par les dessins de Christian Michaut et Jean-Pierre Merlin. Un vol. relié 250 p., Editions Louis Pariente, 1989.

L'ouvrage du docteur C. Saucerotte, paru en 1887, est aujourd'hui luxueusement présenté, annoté et commenté par deux experts en la matière, Liliane Pariente et Philippe Deville.

Chacun des chapitres, qui se succèdent selon un ordre chronologique, est précédé d'un rappel des événements historiques les plus marquants de ces années, depuis 1789 jusqu'à 1803.

Ainsi vont s'affirmer les caractères et les destinées politiques des médecins initialement députés aux Etats généraux, puis élus aux différentes assemblées nationales. Guillotin jouera un rôle particulièrement important, bien que l'histoire n'ait guère retenu de son action que la machine qui porte son nom, alors que celle-ci fut proposée après bien d'autres, par Louis, secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie.

A l'Assemblée législative, on trouve Tenon, chirurgien de la Salpêtrière, professeur au Collège de chirurgie, membre de l'Académie des sciences, célèbre pour le plan de réforme des hôpitaux rédigé en 1788.

Deux médecins bretons, Bagot et Bouestard de la Touche seront parmi les plus actifs des membres du comité des secours publics. A la Convention siègèrent 39 médecins parmi lesquels il faut citer Painvilliers, l'un des accusateurs de Carrier, le sinistre Jean-Paul Marat, René Levasseur, chirurgien, accoucheur que l'on comptera parmi les Montagnards les plus ardents, bien que jugé trop modéré par Robespierre.

D'autres Montagnards, particulièrement sectaires, Duhem, Lacoste, Beauvais, échapperont cependant à des représailles après la chute de Robespierre le 9 Thermidor.

Le chapitre 3 traite des médecins hors des armées et donne d'intéressantes notices sur Pinel, Esquirol, Geoffroy Saint-Hilaire, Daubenton, Lemonnier, médecin du roi prisonnier au Temple, Sabatier, Bayle, Desault, Vicq d'Azyr et bien sûr Portal. Les chirurgiens des armées comptent parmi les plus grands avec Desgenettes, Dominique Larrey et Percy.

On peut avancer que plus de 300 médecins et 550 chirurgiens furent amenés à s'expatrier pour fuir les délations et condamnations à mort.

L'ouvrage se termine sur la législation nouvelle née par force en 1803 après la suppression des écoles et facultés de médecine et chirurgie en 1792.

A. Cornet

Bouvet Philippe, Histoire du glaucome. AREFFPI, Domaine de Clermont, 44280 Le Cellier. 230 pp., 1989 (300 F).

Accessible à tous les médecins même non spécialistes, ce livre est le seul texte français récent consacré de manière spécifique et exhaustive à l'histoire du glaucome.

Après un résumé de nos conceptions actuelles sur le glaucome, le récit est chronologique jusqu'à Albrecht Von Graefe. Trois chapitres reprennent l'histoire de la tonomé-

trie, de l'ophtalmoscopie et de la campimétrie. Traitements médical et chirurgical sont aussi traités à part. Un chapitre prospectif réécrit par le Pr Béchetoille fait le point sur la recherche actuelle. Puis s'ouvre une réflexion épistémologique sur les processus du progrès médical, conformes à la "dialectique historique" chère à Hegel. Un résumé et une chronologie terminent l'ouvrage. La bibliographie est reproduite in extenso : 650 références bibliographiques (215 ont été citées ou consultées) faciliteront le travail de recherche du médecin ou de l'historien.

L'ouvrage, de format 16 x 24, est relié et imprimé sur papier bouffant. De nombreux documents historiques sont reproduits (96 illustrations dont sept planches en quadrichromie).

Le Pr Alain Béchetoille a assuré la direction de l'ouvrage. Les passages chirurgicaux s'inspirent essentiellement de son ouvrage "Microchirurgie des glaucomes", rapport de 1976 aux Sociétés d'ophtalmologie de France (Béchetoille, Brachet, Saraux). La préface est signée par le Pr Roger Rullière, chaire d'histoire de la médecine et de la chirurgie.

Ce travail a été présenté le 8 décembre 1987 à la salle des professeurs de l'ancienne faculté de médecine devant un jury présidé par le Pr Roger Rullière et comprenant les Prs Alain Béchetoille et Henry Saraux, les Drs Pierre Amalric, Michel Faure et Laurent Laroche.

A. Ségal

Foisil (M.) (sous la direction de). Journal de Jean Heroard, médecin de Louis XIII. Paris, Fayard, 1989, 2 vol., 3.124 p.

Préfacé par P. Chaunu, et très longuement introduit par M. Foisil, voici enfin complètement édité ce journal que Jean Heroard, médecin ordinaire du roi Henri IV, allait rédiger alors qu'il avait été chargé de la surveillance médicale du dauphin, le futur Louis XIII. Il nous donne l'observation la plus minutieuse et la plus complète qui soit sur le développement quotidien d'un jeune enfant, en ce début du Grand Siècle, bien avant l'"idée neuve de l'enfance", et la naissance de la psychologie de l'enfant (et de la psychanalyse). Ce document clinique fondamental était jusque-là fort peu connu. Philippe Ariès nous en avait rappelé l'existence dans son livre "*L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*", paru en 1969. Quant à l'édition de 1868 publiée par les soins d'E. Soulié et d'E. de Barthélémy, en deux volumes, très incomplète, elle est restée méconnue des psychologues. A notre connaissance, aucun grand traité de psychologie de l'enfant ne la cite. Et pourtant, c'est un document de premier ordre. Madeleine Foisil nous en rappelle l'histoire, puis l'analyse dans plus de trois cents pages qui à elles seules auraient pu faire un livre. Elles sont très éclairantes et nous montrent bien qu'au-delà de l'enfant royal "objet d'observation psychologique, pédagogique et médicale pour Heroard, se dessine l'enfant du XVIIe siècle et même l'enfant universel, dont le dauphin est un archétype privilégié. Le procès verbal du médecin est un instrument de connaissance de l'enfant, de ses comportements multiples, mais il permet aussi de saisir comment l'enfant est perçu par l'adulte".

J. Postel

Gay Peter, édit. Un juif sans Dieu. Freud, l'athéisme et la naissance de la psychanalyse, Presses Univ. de France, Paris, 1989, 175 pages. Prix : 98 FF.

Traduit de l'original anglais ("A godless Jew, Freud, atheism und the making of psychoanalysis"), cette monographie due à un professeur d'histoire à la Yale University (USA) n'étonnera pas un neuro-psychiatre ou un généraliste qui a quelque connaissance concernant Sigmund Freud, fils de juifs autrichiens, pour qui la pratique du judaïsme était devenu une formalité limitée au maintien, bien pâle, des traditions juives. Freud n'avait pas reçu d'éducation juive et était incapable de lire l'hébreu ; son "savoir juif" se limitant à la connaissance du yiddish pratiqué dans sa famille. Imbu de culture allemande, il n'a jamais caché son aversion pour toute croyance ou pratique religieuse. C'est lui qui, le premier (?) a parlé de "névrose collective" quand il mentionnait une religion quelconque.

Dans la présente monographie, après une longue introduction aux litiges existant entre la science et la religion, "justifiant" le classique "Le cléricalisme, voilà l'ennemi" (pp. 11-41), l'auteur expose, dans les trois chapitres suivants, les thèmes que voici :

I. "Le dernier philosophe. Notre Dieu le Logos" (pp. 43-72) : un éloge du Siècle des Lumières (par ex. Voltaire, Diderot, Feuerbach, Ch. Darwin, tous des athées irréductibles) et une "démonstration" (inutile de nos jours) du fait que Freud était un partisan actif de l'athéisme. En témoignent ses écrits et sa riche correspondance avec des médecins et des écrivains. L'auteur le souligne ainsi : "... c'est en tant que dernier des philosophes, que Freud refuse toute possibilité d'entente entre la conception religieuse, quelle que soit la religion concernée et scientifique du monde" (p. 48).

II. "A la recherche d'un terrain d'entente ; jamais il n'y eut meilleur chrétien" (pp. 73-112). Ce "terrain d'entente" entre la croyance et la science n'a jamais été trouvé ! On ne sera pas étonné d'apprendre que le judaïsme orthodoxe et même celui qui se veut "réformé", n'a jamais accepté (les quelques rares exceptions le confirment !) la psychanalyse. L'auteur écrit : "... L'analyse freudienne de la religion suscita, parmi les juifs, une vaste gamme de réactions, certains gardèrent le silence en rejetant la psychanalyse ; d'autres la prirent de très haut, d'autres enfin, l'approuvèrent ou se l'approprièrent. La majorité des rabbins, des théologiens et des revues juives érudites, s'acharnèrent à ignorer la psychanalyse et les problèmes qu'elle posait à la foi" (p. 96).

III. "La psychanalyse, science juive ; un titre honorifique" (pp. 113-148). Il s'agit d'un exposé où le lecteur apprendra que si Freud (et sa famille) n'ont jamais abandonné la foi juive, le freudisme n'a rien à voir avec le judaïsme, comme l'a montré, lors d'un colloque (à Paris, 1960), le professeur Henri Baruk. L'auteur écrit : "Baruk argumenta, en accord avec les preuves les plus évidentes, que la psychanalyse est, en fait, un "néopaganisme moderne". Ce n'est pas un hasard si Freud, qui citait toujours volontiers ses sources, ne fit jamais ne serait-ce qu'allusion aux prédécesseurs qui lui avaient inventé Roback et Bakan" (qui parlaient d'un "Freud et la tradition mystique juive") (p. 126).

Un très riche index bibliographique (pp. 149-169) et un index des matières (pp. 171-175) complètent cette très intéressante contribution à l'histoire de la psychanalyse.

M. Schachter